



Les filles de Diogène, les porcs et les couteaux

Marie-Anne Paveau

► To cite this version:

Marie-Anne Paveau. Les filles de Diogène, les porcs et les couteaux. Lequette Samuel, Le Vergos Delphine (dir.), Cours petite fille! #MeToo #TimesUp #NoShameFist, p. 81-90., 2019. hal-02003115

HAL Id: hal-02003115

<https://hal.science/hal-02003115>

Submitted on 1 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paveau Marie-Anne, 2019, « Les filles de Diogène, les porcs et les couteaux », dans Lequette Samuel, Le Vergos delphine (dir.), *Cours petite fille ! #MeToo #TimesUp #NoShameFist*, Paris, des femmes Antoinette Fouques, p. 81-90.

Les filles de Diogène, les porcs et les couteaux

Marie-Anne Paveau, Université Paris 13

« Libération de la parole », « déferlement de témoignages », « séisme social », « lame de fond », « nouvelle civilité sexuelle »¹, « nouvelle grammaire de la démocratie »² : l'affaire Weinstein a été présentée dans tous les médias quel que soit le pays ou la langue sous l'angle de la révélation éclatante, de la vérité enfin sortie du puits ou de la révolution sociale. Et effectivement, les témoignages ont abondé, *via* les fameux hashtags #MyHarveyWeinstein, #BalanceTonPorc et #MeToo, les sanctions sociales et professionnelles sont tombées (les sanctions juridiques, si elles surviennent, seront beaucoup plus rares, à cause de la difficulté de qualification pénale des actes commis), les initiatives venant de femmes du milieu du cinéma comme « Time's up » aux États-Unis ou « Maintenant on agit » en France ont fleuri. Pourquoi alors cette indignation aussi unanime que légitime m'a-t-elle gênée ? qu'est-ce qui me semble encore produire un petit grincement désagréable dans l'ensemble des discours tenus au sein de cet événement discursif massif et exponentiel ? C'est en réfléchissant aux différents discours tenus sur cette affaire que j'ai fini par identifier la fausse note.

Un événement discursif par autorisation

On peut faire la généalogie de cet événement discursif, c'est-à-dire la construction en discours d'un événement du réel empirique, qui passe par des formulations, des échanges et des métadiscours. Il y a en effet d'une part, ce qui se produit dans la réalité, et de l'autre, ou plutôt en même temps, la manière dont les discours construisent (ou pas : nombre d'événements du monde restent inexistant faute d'être parlés) cette réalité. On sait que c'est un article du *New York Times*, « Harvey Weinstein Paid Off Sexual Harassment Accusers for Decades », rédigé par Jodi Kantor et Megan Twohey et publié le 5 octobre 2017, qui « sort » l'affaire en publiant des témoignages dont celui d'Ashley Judd. Le même jour, la journaliste étatsunienne Anne T. Donahue publie un tweet, suivi de la première apparition du hashtag #MyHarveyWeinstein dans une réponse de Catherine Stevie à ce tweet le 8 octobre. Le 10 octobre, le *New Yorker* publie l'enquête de Dylan Farrow, « From Aggressive Overtures to Sexual Assault: Harvey Weinstein's Accusers Tell Their Stories », qui contient treize témoignages dont celui d'Asia Argento. Quelques jours après, le 13 octobre, débute la version francophone-française de cet événement discursif, *via* la journaliste française Sandra Muller qui, à partir de New York, produit un premier tweet qui formule le projet et un second deux heures après avec le fameux hashtag #BalanceTonPorc dans une sorte d'appel à témoignages (elle emploie la formule "je vous attends").

Le fait que cette campagne médiatique et numérique soit déclenchée par des journalistes n'est pas trivial. Inscrite dans la pratique informationnelle du journalisme en ligne (et plus spécifiquement dans la tradition étatsunienne du journalisme de révélation) et dans celle, militante, du *hashtag activism*, cette campagne possède également une forte dimension symbolique. Dans cette affaire, les journalistes ne sont pas le simple relais d'une parole qui aurait émergé en dehors d'eux, ils et elles ne se contentent pas de rendre compte de la réalité : ils et elles *produisent* littéralement cette parole, par les articles d'enquêtes et les tweets d'appel à témoignages ; en fait ils et elles *l'autorisent*. Les

¹ Expression de la sociologue Irène Théry dans *Le Monde* le 22.10.2017.

² Expression de la philosophe Sandra Laugier dans *Libération* le 02.11.2017.

révélations intimes partent en effet d'appels à témoignages médiatiques publics qui produisent des effets d'autorisation de la parole, effets qui font boule de neige et viralisent le discours. On oublie trop souvent que, pour parler, il ne faut pas seulement des mots, des supports et des habiletés langagières, mais également une autorisation, qu'on se la donne soi-même ou qu'on la reçoive ; parler n'est pas un acte anodin, mais cela s'inscrit dans une dimension sociale et symbolique qui convoque la permission et la légitimité. Une fonction du discours journalistique qui n'est pas si fréquente, et qui s'est déployée très explicitement dans l'affaire Weinstein et ses suites, est de fournir cette autorisation symbolique. Et parce qu'il s'agit de la vie de la société, cette autorisation constitue un acte politique.

Ma gêne est politique et a tout à voir avec cette autorisation, notion profondément liée à celle de pouvoir. Dans la masse des discours produits à propos de cette affaire, il y en a un qui manque singulièrement, à quelques exceptions près : celui de locuteurs et locutrices qui auraient pu, grâce à leurs positions de pouvoir et aux protections puissantes qu'il fournit, s'autoriser, eux-mêmes et elles-mêmes, à parler au moment des faits.

Je savais bien, mais quand même...

Dans cette affaire, tout le monde parle, partout, tout le temps, pendant des semaines, des mois. On peut décrire rapidement cette masse de discours en essayant de les rassembler dans quelques grandes catégories.

D'abord, les révélations ou formulations ou dénonciations (la nomination de ce discours pose un intéressant problème d'éthique discursive et sociale puisqu'on a également parlé de "délation") des personnes agressées et violées se formulent dans le dispositif numérique du *hashtag activism*. À partir des tweets inaugurateurs et autorisateurs, les personnes agressées répondent sur Twitter, sur d'autres réseaux sociaux, mais aussi sur des blogs ou d'autres lieux d'expression numérique. Réponses qui en amènent d'autres, continûment, dans tous les milieux, dans une sorte de flux discursif continu qui semble permettre une parole jusque là retenue, ou impossible, ou interdite : milieux du cinéma et du spectacle en général, milieu de l'art (lettre de 7 000 femmes artistes publiée fin octobre 2017) milieux de l'entreprise, mais aussi de la mode, de la gastronomie, du droit (des avocates étatsuniennes révélant leurs conditions de travail difficiles dans les prisons où elles doivent par exemple rencontrer leurs clients au milieu d'hommes qui se masturbent).

À ces témoignages s'ajoutent les textes produits par les journalistes sur les différents supports de leurs journaux respectifs, relayant les témoignages, produisant et solidifiant d'article en article le stéréotype de la « libération de la parole », se faisant l'écho des habituels débats pour/contre (pour la vérité mais contre la méthode apparentée à de la « délation », etc.) ou présentant les soutiens et les défenses des personnes incriminées dans la lignée d'un genre de discours bien rôdé depuis l'affaire Strauss-Kahn en 2011. Si le geste politique de l'autorisation vient de journalistes, il faut constater que le traitement médiatique de cette affaire a été plus qu'ambigu. Dans une série de trois articles sur le site *Acrimed*, Pauline Perrenot (et Frédéric Lemaire pour l'un des trois) documente méticuleusement les sorties de route, les complicités goguenardes ou ce qu'elle appelle « la mémoire courte » des journalistes qui, profondément, ne modifient pas selon elle le sexisme latent du traitement médiatique des informations, notamment dans les cas de violence conjugale ou de féminicide (Perrenot 2017, 2018, Lemaire, Perrenot 2018).

On peut lire également des réponses de différentes personnalités connues ou moins connues aux révélations et à l'événement discursif lui-même, réponses qui ressortissent souvent de la défense et du mansplaining : pour Roman Polanski, le mouvement #MeToo est une « hystérie collective » et une « hypocrisie » (interview à *Newsweek* Pologne le 08.05.2018), Raphaël Enthoven explique doctement aux femmes qu'il faudrait modifier le hashtag #balancetonporc en #dénoncetontporcàlajustice car

sans plainte, il s'agit de délation (Europe 1, 17.10.2017), Éric Zemmour produit un point Godwin caractérisé en comparant la campagne à la dénonciation des juifs pendant la Seconde guerre mondiale (#balancetonporc étant selon lui équivalent à #balancetonjuif, Europe 1, 17.10.2017). On pourrait continuer longtemps : Woody Allen, Aymeric Caron ou Laurent Bouvet y vont de leur commentaire et de leur *mansplaining* (pour des détails et des analyses sur ces discours, voir Donzel 2017). Dans une interview sur *Atlantico*, la juriste Anne-Marie Le Pourhiet, présentée comme « professeur agrégé de droit public », déclare : « Le hashtag "Balance-ton-porc" est immonde. Les réseaux sociaux sont la poubelle de la société où se retrouvent tous les abrutis, les ignares, les incultes, les hystériques, les poissonnières et les goujats enragés ». Tandis que sa co-interviewée, Peggy Sastre, défend la culture du silence et de l'enfouissement du traumatisme contre une culture de la victimisation qu'elle compare à « un syndrome de Münchhausen collectif » (*Atlantico*, 18.10.2017). Et il faut bien sûr citer la fameuse « liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » de la tribune signée par cent femmes majoritairement en position, si ce n'est de pouvoir, du moins de confort social et économique certain, en relevant au passage son illustration significative (la silhouette d'une femme s'appuyant de manière à la fois protégée et protectrice sur l'épaule d'un homme ; *Le Monde*, 09.01.2018).

À cette masse déjà importante s'ajoutent les millions de commentaires (remarques, discussions, argumentations, polémiques) produits sur le web conversationnel : sur les sites des journaux ou sur les différents réseaux sociaux, les commentaires solidifient le stéréotype de la parole libérée et construisent l'image mentale collective d'un « tournant » social ; c'est la logique du *ne... plus* : « désormais ça ne sera plus pareil », « je ne me tairai plus », « les harceleurs ne pourront plus », etc. Les discours militants des féministes dans la blogosphère et la réseausphère féministe permettent parfois de relativiser cependant l'image de la grande libération et du tournant historique : il faut rappeler qu'en mars 2012 une campagne française assez importante contre le viol et le harcèlement sexuel s'est tenue sur Twitter et d'autres lieux du web, à partir du hashtag #jenaipasportéplainte³. Les mêmes discours en *ne... plus* avaient été tenus à l'époque ; mais il n'est vraiment pas sûr que la « libération de la parole » en ligne ait modifié le réel des comportements et la dure résistance de la domination masculine. Il faut également rappeler que la campagne #MeToo qui a très vite accompagné #MyHarveyWeinstein et #BalanceTonPorc a largement occulté sa créatrice, Tarana Burke, une assistante sociale qui lance en 2007 une campagne à destination des victimes de violence sexuelle dans les quartiers défavorisés. Elle précise qu'il s'agissait pour elle d'un « slogan à se passer de survivante en survivante » (Bonte, 18.10.2017), et cette transmission n'a malheureusement pas été faite. Le plus souvent, on lit en effet que le hashtag a été « lancé par Alyssa Milano en octobre 2017 ». Au cœur même de la campagne de 2017 est donc inscrit l'oubli, que l'on a pu interpréter en termes de classe et de race, de la mémoire discursive, sociale et émotionnelle de la dénonciation des violences sexuelles. De quoi relativiser la dimension révolutionnaire de cette « libération de la parole ».

Enfin émergent, quelques semaines après les premières révélations, des discours rétrospectifs de la part de personnes avouant leur connaissance des faits, et, dans la grande majorité, leur silence. Ce sont ces discours qui m'intéressent le plus car ce sont eux qui contiennent la petite musique grinçante que je peux maintenant identifier : celle du silence confortable, appuyé sur la volonté de ne pas déranger l'ordre social ou de ne pas être dérangé par ce dérangement. Ils relèvent, pour paraphraser la célèbre formule d'Octave Mannoni définissant le déni, d'un « je savais bien mais quand même », le « quand même » matérialisant le sens du rapport de force et la prégnance de l'ordre social (Mannoni 1963).

Il y a le discours des stars masculines, qui avouent avoir su mais « avoir mis de côté » les informations, comme Quentin Tarantino, qui ajoute dès octobre 2017 : « Tout ce que je peux dire

³ Voir le blog dédié : <https://pasdejusticepasdepaix.wordpress.com/jenaipasportéplainte/>

maintenant pour me justifier ressemble à une excuse pourrie » ; ou avouent avoir su seulement que Harvey Weinstein était un « connard » et un « coureur de jupons », comme Matt Damon ; ou avouent n'avoir pas mesuré le « degré de prédation sexuelle », comme George Clooney ; ou sont soupçonnés d'avoir été au-delà du silence pour protéger le producteur (Ben Affleck par exemple).

Il y a le discours des stars féminines, qui disent s'être tues pour « protéger » leurs hommes et leur entourage, comme Salma Hayek ; ou déclarant avoir toujours su, et s'être protégées du personnage, comme Jessica Chastain, ou regrettant de n'avoir pas parlé, comme Kate Winslet, Glenn Close ou Jane Fonda.

Il y a celui des hommes ordinaires qui éprouvent le besoin de s'exprimer pour expliquer à quel point ils comprennent, à quel point ils se sentent coupables, à quel point ils sont de bons alliés, comme Mathieu, dans la rubrique « Témoignage » de l'*Obs* : « Je sais depuis longtemps que 100% de mes copines ont déjà été confrontées, à leur travail ou dans la rue, à des situations allant du sexisme ordinaire à l'agression sexuelle. [...] Il m'est arrivé aussi de ne rien faire. [...] Mais je n'ai pas agi. Par lâcheté, par peur. Parce qu'entre mecs on entre vite dans des logiques de confrontation. Je m'en excuse. Maintenant, je ne laisserai plus passer »⁴.

Dans ces discours dominent les regrets, les excuses et les promesses, c'est-à-dire... des discours, dont on ne voit guère la fonction, si ce n'est celle d'une restauration narcissique individuelle. La déclaration de culpabilité et l'excuse comme passeport ou mot de passe pour devenir, rétrospectivement, l'allié du genre opprimé ?

Les couteaux de Courtney Love et Carrie Fisher

Et puis, comme deux pépites au milieu de cet océan mièvre de restauration morale, deux paroles fortes, brutales et terriblement vivantes ont émergé, celles de Courtney Love et de Carrie Fisher, heureusement conservées par la mémoire médiatique. En 2005, c'est-à-dire au moment du silence généralisé, Courtney Love, interrogée sur des conseils qu'elle pourrait donner à des débutantes à Hollywood, déclare publiquement : « Je vais être poursuivie pour diffamation si je le dis. Si Harvey Weinstein vous invite à une soirée privée à l'hôtel Four Seasons, n'y allez pas »⁵. Et elle explique dans un tweet d'octobre 2017 avoir cher payé cette franchise dans sa carrière. Carrie Fisher va plus loin en passant à l'acte, non contre Harvey Weinstein mais un autre producteur. Après que son amie Heather Ross lui a raconté une tentative d'agression sexuelle de la part de ce « producteur oscarisé », Carrie Fisher dépose à son bureau une boîte contenant une langue de vache avec le message suivant : « Si vous vous avisez de toucher Heather ou une autre femme une nouvelle fois, la prochaine livraison sera quelque chose qui vous appartient, dans une boîte bien plus petite. » (Mumford 17.10.2017).

Dans « La définition de l'opprimé », présentation à la traduction de *Scum Manifesto* de Valérie Solanas, Scum signifiant, je le rappelle, « Society for Cutting Up Men », Christiane Rochefort écrit : « Il y a un moment où il faut sortir les couteaux. C'est juste un fait. Purement technique. Il est hors de question que l'opresseur aille comprendre de lui-même qu'il opprime, puisque ça ne le fait pas souffrir : mettez vous à sa place. Ce n'est pas son chemin. Le lui expliquer est sans utilité. L'opresseur n'entend pas ce que dit son opprimé comme langage mais comme un bruit. C'est la définition de l'oppression [...] » (Rochefort, 1971, p. 75). Carrie Fisher a sorti les couteaux, au sens

⁴ Témoignage de Mathieu dans l'article de Chloé Pilorget-Rezzouk, 17.10.2017.

⁵ Cette vidéo figure à plusieurs endroits sur le web, par exemple ici : <http://m.tzm.com/#larticle/2017/10/14/courtney-love-harvey-weinstein-2005-warns-actresses-sexual-harassment/>

propre ou presque, et Courney Love, au sens figuré, utilisant sa parole de punk féministe comme lame.

Ces deux instants de vérité brutale et dangereuse pour ses productrices apparaissent comme des îlots politiques de singularité dans l'omerta généralisée. Plus encore, comme des moments déplacés dans les normes de sociabilité des milieux concernés. C'est exactement la définition de la parrèsia, définie par Michel Foucault dans *Le courage de la vérité*, l'un de ses derniers cours au Collège de France transcrit et publié en 2009. La parrèsia « consiste à dire, sans dissimulation ni réserve ni clause de style ni ornement rhétorique qui pourrait la chiffrer et la masquer, la vérité. Le "tout-dire" est à ce moment-là : dire la vérité sans rien en cacher, sans la cacher par quoi que ce soit » (Foucault, 2009, p. 11). Mais le « franc-parler », expression qui traduit souvent le mot *parrèsia*, ne suffit pas : « [...] il faut que le sujet, en disant cette vérité qu'il marque comme étant son opinion, sa pensée, sa croyance, prenne un certain risque, risque qui concerne la relation même qu'il a avec celui auquel il s'adresse » (Foucault, 2009, p. 12). Cette pratique brutale de la vérité publique est l'apanage de Diogène le Cynique, surnommé le philosophe aux pieds nus, vagabond charismatique fondant sa complète liberté sur l'absence de toute possession et un solide mépris pour le genre humain. C'est une pratique profondément politique, en ce qu'elle concerne la vie de la cité. Le ou la parrésiasite, celui ou celle qui a le courage de la vérité, prend donc le risque de mettre en danger sa relation avec l'autre, qu'il s'agisse d'un individu ou du corps social dans son ensemble, mais exige aussi de cet autre qu'il ou elle entende et accepte la vérité brutale ; il ou elle prend le risque de tout perdre. Et c'est sans doute sur le point précis de cette acceptation de la parole par l'autre que se joue l'omerta, constituée du silence de ceux et celles qui savent et du refus de ceux et celles qui pourraient entendre. Les parrésiasites, ceux et celles qui « balancent » la vérité à la tête des oppresseur.e.s et de la société tout entière, sont donc des personnes en danger car ils et elles appartiennent à la grande famille de ceux et celles que j'appelle les diseurs et diseuses de vérité, qui compte dans ses rangs les whistleblowers, les lanceurs d'alerte, les messagers et tous ceux et toutes celles qui, un jour, osent parler (Paveau 2014). Le diseur ou la diseuse de vérité dérange l'ordre social, menace les puissant.e.s et, d'une certaine façon, culpabilise les complices et les silencieux et silencieuses.

Je sais évidemment que la possibilité de parler n'est pas uniquement liée au pouvoir que donnent des privilèges ou la détention de biens, et que les sidérations n'ont pas de rapport avec les appartenances sociales ou les confort économiques. Je sais aussi que les individus n'ont guère de prise sur le « quand même » de Mannoni et que le silence peut leur être intraversable. Mais quand même... Angelina Jolie, Gwyneth Paltrow, Kate Winslet, Glenn Close, Jane Fonda ? Pourquoi n'ont-elles pas utilisé les formidables protections que leurs apportent leur position, leur succès, leur argent ? Toutes auraient pu prononcer les deux phrases de Courtney Love, toutes auraient pu envahir les bureaux des prédateurs sexuels de langues de vache ou autres symboles de la violence latente des femmes opprimées. La question est politique, et c'est la même, toutes proportions gardées, que celle de la responsabilité d'un *coming out* pour des homosexuels, des lesbiennes ou des trans' en position de pouvoir, c'est-à-dire en position de protéger ceux et celles qui ne bénéficient d'aucun rempart. Le récent *coming out* d'Océan en est un exemple en France, un morceau de parrèsia antique dans le bourdonnement médiatique contemporain⁶.

Dans *Se défendre, une philosophie de la violence*, Elsa Dorlin décrit les techniques de sabotage féministes, et en particulier, la tactique dite « de la bouche ouverte », héritée de l'anarchiste Émile Pouget (Dorlin 2017). Dans une interview de janvier 2018, elle estime que le *hashtag activism* autour de l'affaire Weinstein relève de cette tactique car dire qui se passe inverse le rapport de force (Du Roy, 16.01.2018). Seulement, dans le cas de l'affaire Weinstein, la description de ce qui se passe a 15 ou 20 ans de retard et on n'inverse pas des rapports de force par rétrospection. Le sabotage

⁶ On trouvera la vidéo de ce coming out, intitulée « Je vous demande de m'appeler Océan », sur la chaîne Komitid de YouTube : https://www.youtube.com/watch?v=7lF_-lhWXEo

féministe aurait été effectif au moment des faits. Il n'a été fait que par de rares saboteuses parrésistes, filles de Diogène prenant les risques de la parole et, pour Carrie Fisher, des actes. Il est évidemment impossible de mesurer les effets de ces paroles à l'époque mais elles me semblent avoir été transmises, même souterrainement, ou inconsciemment, à d'autres parrésistes. Quand j'ai entendu Asia Argento prendre la parole à Cannes en mai 2018, et dire aussi directement et simplement ce qui lui était arrivé, davantage protégée par la quarantaine, la célébrité et la solidarité actuelles qu'il y a vingt ans, j'ai pensé à Courney Love et à Carrie Fisher, et à leurs paroles-couteaux. Je me suis dit que les filles de Diogène avaient eu elles-mêmes des filles, qui allaient désormais peut-être parler de « ce qui se passe », en pratiquant la parrésia et la stratégie du sabotage des rapports de force.

Je dis « peut-être » car je repense à la dernière phrase glaçante de la longue enquête de Ronan Farrow, phrase que Harvey Weinstein aurait prononcée en chuchotant, et que la personne qui la rapporte n'a pas pu prononcer de sa bouche, même ouverte, se réfugiant dans un texto : « There are things I've done that nobody knows. » Sur ces choses-là, qui semblent si noires et si violentes, et sur lesquelles rien n'est su, que dire en effet, quoi d'autre que le silence ? Mais les choses sues, car dites ou vues ou confiées ou même déclarées, deviennent, elles, quand l'individu jouit d'une position dominante et sécurisée, ou que la peur de la sanction ne l'arrête pas, l'objet d'un choix possible, entre le silence du confort et le courage de la vérité. Pour l'instant, seules les filles et les petites-filles de Diogène ont eu ce courage-là.

Sources et documents

N.B. Les liens ont été vérifiés le 01.07.2018.

Atlantico, 17.10.2017, « Ces mauvais choix qui risquent de transformer les combats nécessaires pour les femmes en nouvelle guerre avec les hommes », interview croisée de Peggy Sastre et Anne-Marie Le Pourhiet, <http://www.atlantico.fr/decryptage/ces-mauvais-choix-qui-risquent-transformer-combats-necessaires-pour-femmes-en-nouvelle-guerre-avec-hommes-peggy-sastre-3196526.html>

Collectif, 08.01.2018, « Nous défendons la liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », *Le Monde*, tribune.

Donzel Marie, 18.10.2017, « #BalanceTonPorc : elles parlent, ils mecspliquent... », *Ladies & gentlemen. L'égalité de sexes au cœur de l'actualité* [blog], <https://blog.francetvinfo.fr/ladies-and-gentlemen/2017/10/18/balancetonporc-elles-parlent-ils-mecspliquent.html>

Farrow Ronan, 10.10.2017, « From Aggressive Overtures to Sexual Assault: Harvey Weinstein's Accusers Tell Their Stories », *The New Yorker*.

Kantor Jodi & Twohey Megan, 05.10.2017, « Harvey Weinstein Paid Off Sexual Harassment Accusers for Decades », *New York Times*.

Perrenot Pauline, 20.12.2017, « #BalanceTonPorc : la libération de la parole sous caution médiatique », *Acrimed* [site], <https://www.acrimed.org/BalanceTonPorc-la-liberation-de-la-parole-sous>

Laugier Sandra, 02.11.2017, « De "dégage" à "balance", nouvelle grammaire de la démocratie », *Libération*, Chroniques « Philosophiques ».

Lemaire Frédéric, Perrenot Pauline, 15.01.2018, « Violences faites aux femmes : le festival des éditocrates réactionnaires », *Acrimed* [site], <https://www.acrimed.org/Violences-faites-aux-femmes-le-festival-des>

Mumford Gwilym, 17.10.2017, « Carrie Fisher gave predatory producer a cow's tongue in a box », *The Guardian*, <https://www.theguardian.com/film/2017/oct/17/carrie-fisher-gave-predatory-producer-cows-tongue-heather-robinson>

Perrenot Pauline, 12.02.2018, « Violences faites aux femmes : la mémoire courte des journalistes », *Acrimed* [site], <https://www.acrimed.org/Violences-faites-aux-femmes-la-memoire-courte-des>

Pilorget-Rezzouk Chloé, 17.10.2017, « "Balance ton porc", "Me Too" : "Il m'est arrivé de ne rien faire. Ça ne se reproduira plus" », *L'Obs*, <https://www.nouvelobs.com/societe/20171017.OBS6133/balance-ton-porc-me-too-il-m-est-arrive-de-ne-rien-faire-ca-ne-se-reproduira-plus.html>

Théry Irène, 22.10.2017, « Pour une nouvelle civilité sexuelle », *Le Monde*, tribune.

Références

Dorlin Elsa, 2017, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, Zones.

Du Roy Ivan, 16.01.2018, « Des combats pour les droits civiques aux luttes féministe : quand l'“autodéfense politique” redevient d'actualité », Interview d'Elsa Dorlin, *Basta !* [site], <https://www.bastamag.net/Des-combats-pour-les-droits-civiques-aux-luttes-feministe-quand-l-autodefense>

Foucault Michel 2009, *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II*, Cours au collège de France 1984, Paris, Gallimard Seuil.

Mannoni Octave, 1969, « Je sais bien mais quand même », *Clefs pour l'imaginaire*, Paris, Le Seuil, p. 9-33.

Paveau Marie-Anne, 2014, « Les diseurs de vérité ou de l'éthique énonciative », *Pratiques* 163-164, <http://journals.openedition.org/pratiques/2267>

Rocheffort Christiane, 1971, « Définition de l'opprimé », dans Solanas Valérie, *Scum Manifesto*, présentation de la traduction française, Paris, La nouvelle société.